

Une Princesse par temps de crise : actualité de Madame de Lafayette

Nathalie Grande

Comme chacun sait, la grande œuvre se reconnaît à cela qu'au lieu de voir ses interprétations et son lectorat se tarir et s'éteindre avec le temps, elle ne cesse de recevoir de nouvelles lectures et de nouveaux lecteurs. *La Princesse de Clèves* vient de signaler bruyamment dans l'actualité universitaire et politique française son obstiné refus de mourir de sa belle mort. Je voudrais montrer ici comment celle que l'on pourrait facilement croire une belle au bois dormant n'a en fait cessé ces dernières années de susciter une activité polymorphe. C'est d'abord en irradiant autour d'elle, au cinéma et sur la scène politique, que sa vitalité s'est manifestée, signe et preuve d'une œuvre toujours vivante.

La Princesse fait du cinéma

Premier indice de l'invincible actualité de la nouvelle de Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves* a donné lieu ces dernières années à plusieurs adaptations cinématographiques. On se rappelle le film en costumes de Jean Delannoy (1961), sur un scénario revu par Jean Cocteau, avec Marina Vlady et Jean Marais dans le rôle des époux, adaptation qui se voulait fidèle en misant sur une esthétique volontiers onirique. Tel n'est pas le parti pris des versions plus récentes, qui ont délibérément tourné le dos au film en costume pour oser des adaptations de l'intrigue dans un cadre contemporain.

Chronologiquement, c'est d'abord à Manoel de Oliveira qu'il revient d'avoir proposé une adaptation moderne avec *La Lettre*, film qui reçut le prix du jury à Cannes en 1999. Son héroïne, Catherine de Chartres, jouée par la très élégante Chiara Mastroianni, choisit à la suite d'une première déception amoureuse de mettre son cœur à l'abri en épousant le rassurant Jacques de Clèves, un médecin réputé. La rencontre avec le chanteur portugais Pedro Abrunhosa, rôle joué par le chanteur en personne, entraîne les troubles que l'on sait. La mort de sa mère et de son mari amène enfin la jeune femme à une décision radicale : quitter l'Europe pour trouver en Afrique une transitoire raison de vivre, en apportant son aide dans un camp de réfugiés.

Malgré sa modernisation, l'adaptation semble ainsi rester très fidèle à une lecture augustinienne de l'œuvre.

L'année suivante, en 2000, Andrzej Zulawski propose à son tour sa version sous le titre *La Fidélité*, film qui, par son rythme et ses enjeux, se détache nettement des versions précédentes. L'héroïne, qui se prénomme Clélia (jouée par Sophie Marceau), connaît le monde du travail (elle est photographe à succès) et multiplie les liaisons sans lendemain avant de rencontrer Nemo (Guillaume Canet), un attirant *paparazzi*...

Enfin *La belle Personne* de Christophe Honoré a encore renouvelé l'adaptation en situant l'action dans le monde des adolescents d'un grand lycée parisien. Junie, à la suite de la mort de sa mère, change de classe et, parmi tous ses camarades, choisit de se lier avec le très discret Otto, n'en déplaise à Nemours, son séduisant professeur d'italien. Pour le jeune réalisateur (Christophe Honoré est né en 1970), la jeunesse qu'il filme est «grave et gracieuse»¹ à la fois, car consciente d'incarner les canons ultimes de la beauté contemporaine et l'idéal de la société; c'est pourquoi le réalisateur choisit délibérément une stylisation un peu maniérée dans les dialogues comme dans sa manière de filmer.

Les intermittences du cœur de la princesse ont donc inspiré au cours des dix dernières années trois réalisateurs, qui tous se sont attachés à mettre en scène l'énigme du refus, point focal autour duquel tournent les films, sans réussir – heureusement – à en percer le mystère.

La Princesse fait de la politique

C'est lorsque j'ai entendu dire que les prescripteurs de ce roman étaient «des sadiques ou des imbéciles [que j'ai décidé de faire ce film] ... Je ne peux m'empêcher d'être blessé et accablé par ce type d'ignorance. Que certains puissent défendre l'idée qu'il n'y a rien aujourd'hui à apprendre d'un roman écrit il y a trois siècles est le signe d'une méconnaissance de ce qui fait l'existence même et de la nécessité de l'art pour l'expérience humaine. Je me suis lancé dans l'aventure avec la hargne de celui qui veut apporter un démenti.»²

Alors que le film de Christophe Honoré semble ne comporter aucun contenu politique, cette déclaration du réalisateur donne soudainement à la nonchalance bourgeoise de son film l'acuité d'un manifeste politique. En effet, quand *La belle Personne* est diffusée, conjointement sur Arte et au cinéma en septembre 2008, l'université française n'a pas encore complè-

¹ Christophe Honoré, extrait d'un entretien qui figure sur le site officiel de son film (www.labellepersonne-lefilm.com).

² *Ibid.*

tement conscience qu'elle va vivre dans les mois suivants une de ses plus graves crises et que la défense de *La Princesse de Clèves* sera *nolens volens* un des étendards de sa révolte. Tout part d'une série de discours (février 2006, avril 2007, avril 2008) d'un candidat à la présidence de la République :

L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut, à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur *La Princesse de Clèves*. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de *La Princesse de Clèves*? Imaginez un peu le spectacle!³

D'où il faut déduire évidemment que lire *La Princesse de Clèves* relèverait du masochisme et/ou de la stupidité. Cette déclaration, censée faire rire un public complaisant – en tout cas peu amateur de la littérature du Grand Siècle – s'inscrivait dans le cadre de la campagne électorale en vue de l'élection présidentielle; et au-delà de la démagogie du propos, particulièrement méprisant à l'égard des petites gens incarnées par la fameuse guichetière, il était facile de deviner un certain mépris pour la culture et le monde enseignant⁴. Plus précisément, on peut remarquer que, dans cette mise en cause de la littérature et du rôle que celle-là peut jouer dans la société bien au-delà des bornes du monde de l'enseignement et de la culture, le candidat ne s'est sans doute pas attaqué par hasard à *La Princesse de Clèves*. Aurait-il d'ailleurs osé le même coup avec une comédie de Molière, une fable de La Fontaine? Peut-être, sait-on jamais... Il n'empêche que *La Princesse de Clèves*, parce que l'histoire qu'elle raconte va contre l'impératif de la consommation sans réflexion, parce qu'elle relève d'une discipline, la littérature, dont l'enseignement est tombé en déshérence, et parce qu'elle appartient à une dimension de la société, la culture, dont les valeurs prétendent échapper aux soi-disant lois économiques, a sans doute pu apparaître comme une cible facile à l'esprit de ceux qui écrivaient les discours du candidat. Sans compter que *La Princesse de Clèves* a été écrite par Madame de Lafayette, une des rares

³ On trouve facilement les différentes déclarations du candidat ainsi qu'un florilège des réactions suscitées sur le site de la SIEFAR (Société Internationale pour l'Etude des Femmes de l'Ancien Régime. (www.siefar.org/ActuSIEFAR-Lafayette.html))

⁴ On apprendra plus tard, en décembre 2008, par une indiscretion d'André Santini dans un article du *Figaro*, la source première de cet acharnement, parfaitement grotesque d'ailleurs dans les prétendus exemples cités, contre la malheureuse *Princesse*: c'est une secrétaire, ayant échoué à un concours interne parce qu'elle ne savait pas qui avait écrit *La Princesse de Clèves*, qui aurait suggéré ce bouc émissaire à la vindicte anti-intellectuelle d'une certaine droite libérale. Nicolas Sarkozy n'a heureusement jamais été traumatisé personnellement par la lecture de *La Princesse de Clèves*...

femmes à appartenir au panthéon littéraire, et qu'elle raconte l'histoire d'une femme, ses doutes, ses combats, ses convictions. De là à penser qu'on pouvait se moquer impunément d'un « ouvrage de dames »...

Une des premières réactions publiques parut sous la forme d'un éditio dans *Charlie Hebdo*, hebdomadaire satirique qui ne donne pas toujours dans le culturel, sous la plume de Philippe Val (16 avril 2008). Mais, à vrai dire, c'est au moment de la contestation des réformes universitaires, en février 2009, que l'affaire *Princesse de Clèves* prit de l'ampleur dans l'univers médiatique : nombreux articles d'intellectuels pour analyser les paroles de N. Sarkozy, devenu entre temps Président de la République, dans la presse française (*Le Monde*, *Libération*, *L'Express*, *Mediapart*, *Rue89*...); émissions de télévision où l'œuvre de Madame de Lafayette redevenait, comme lors de sa première publication, objet de débats (*Arrêt sur image*, *La Grande Librairie* sur France 5,...); création de groupes pour (ou contre) *La Princesse de Clèves* sur Facebook; irruption de la nouvelle, devenue point de focalisation d'une réflexion tous azimuts, dans les blogs; et même création d'un badge « Je lis *La Princesse de Clèves* » à l'occasion du Salon du Livre de Paris (mars 2009)... Les universitaires ne demeurèrent pas en reste : organisation d'une série de marathons de lecture à travers la France; cours et commentaires de l'œuvre en place publique; sans compter un croustillant pastiche de *l'incipit* de la nouvelle par Jean-Philippe Gersperrin, maître de conférences à l'Université du Mirail-Toulouse 2, dont je ne résiste pas au plaisir de donner quelques lignes à apprécier :

La magnificence et l'économie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Nicolas premier. [...]

Il parut alors une réforme à l'université, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une réforme hasardeuse, puisqu'elle donna de l'indignation dans un lieu où l'on était si accoutumé à en voir de belles. [Sa mère, Mme de Pecqueresse] avait donné ses soins à la formation de [la réforme] sa fille, mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la performance et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de l'université devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Pecqueresse avait une opinion opposée, elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'université; elle lui montrait ce qu'elle a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux, elle lui contait le peu de productivité des professeurs, leur incurie et leurs prés carrés, les malheurs scientifiques où plongent les recrutements; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle prospérité suivait la vie des ressources humaines, et combien la LRU⁵ donnait d'éclat

⁵ Rappelons que la réforme voulue par Madame Péresse s'intitule « loi relative aux Libertés et Responsabilités des Universités ».

et d'évaluation à une personne qui avait de la docilité et de la performance, mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver ces vertus, que par une extrême défiance des autres et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'un chercheur, qui est d'aimer son président et d'en être caressé.

Cette déferlante médiatique culmina enfin dans une vague postale, puisque l'Elysée se trouva inondée d'exemplaires de *La Princesse de Clèves* destinés à occuper les veilles laborieuses de notre Président et à lui permettre ainsi de découvrir véritablement une œuvre qui, après tout, n'est pas le plus mauvais représentant de la culture du pays dont il se trouve être le chef d'Etat.

La Princesse fait de la résistance

Mais, au-delà des bruits et des agitations de la scène médiatico-politique, il faut encore constater que l'œuvre même de Madame de Lafayette continue à susciter la curiosité et l'ingéniosité interprétative de ses lecteurs et admirateurs et que cette œuvre résiste toujours bravement au temps et à la diversité des interprétations. Preuve peut en être donnée d'abord par la fréquence des éditions de poche, qui se sont ingénies ces dernières années à mettre cette œuvre en valeur, souvent par des éditions scolaires, parfois savantes, et parfois par des couvertures racoleuses. Par exemple, outre des éditions de *La Princesse de Montpensier* et de *La Comtesse de Tende*, toutes les collections de poche des grandes maisons d'édition ont publié et republié *La Princesse de Clèves* au cours de la dernière décennie : on peut citer, parmi bien d'autres, le Livre de Poche (« Classiques de poche ») en 1999 ; Gallimard dans la collection « Bibliothèque Gallimard » en 2002 et dans la collection « FolioPlus » en 2005 ; la collection de livres à bas prix Librio en 2003 ; Flammarion (« Étonnants classiques ») en 2007 ; les « Petits classiques » de Larousse et Hachette (« BiblioLycée ») en 2008 et enfin, en 2009, les éditions Pocket et la collection « GF Flammarion » en août dernier, avec une interview de Marie Darrieussecq et une belle illustration de couverture où l'on voit une femme de dos, devant un miroir montrant un homme à demi dissimulé derrière un rideau qui la regarde, tandis qu'elle-même, tournée de côté, regarde un portrait d'un homme (le même ? un autre ?).

Au-delà de ce succès éditorial, signe, n'en déplaise à certain(s), de l'inaliénable appartenance de *La Princesse de Clèves* à la culture classique, c'est-à-dire à la culture qui se transmet dans les classes⁶, d'autres éditions ont cherché à rendre accessible à un public étendu d'autres œuvres de et autour

⁶ C'est un des premiers sens du terme « classique », comme l'a rappelé Alain Viala, *Qu'est-ce qu'un classique ? Littératures classiques*, n°19, automne 1993.

de Madame de Lafayette, élargissant ainsi le *corpus* lafayetteen. Les *Lettres à Madame la Marquise *** sur La Princesse de Clèves* de Valincour (1678), édités en 2001 dans la collection «GF» (Flammarion), ont rappelé les querelles sur la vraisemblance qui ont entouré la parution de la nouvelle. Christine Montalbetti dans sa présentation a particulièrement mis en évidence comment l'interprétation de Valincour, qui critique le texte à l'aune de ses possibles variantes, construit la représentation d'un «texte polymorphe [dont] la figuration la plus proche serait sans doute celle du récit en arbre» (p. 18). En 2006, c'est au mérite de Camille Esmein-Sarrazin que revient d'avoir édité *Zayde*⁷ en collection de poche («GF»), le texte étant accompagné d'une riche présentation et de nombreuses annexes. Sur le plan critique, on constate la publication régulière d'ouvrages portant sur la romancière: *Henriette Levillain commente La Princesse de Clèves* («Foliothèque», Gallimard, 1995), Françoise Gevrey, *L'Esthétique de Madame de Lafayette* (Sedes, 1997), et plus récemment, dans une collection scolaire mais avec le regard d'une spécialiste, Myriam Dufour-Maître («Profil d'une œuvre», Hatier, 2004). Finalement, s'il faut mentionner des lacunes et des regrets, on signalera que Madame de Lafayette n'a pas été inscrite au programme du concours de l'agrégation depuis vingt ans – la dernière fois en 1989 –, ce qui est particulièrement dommageable pour une des rares femmes du panthéon littéraire à pouvoir prétendre à cet «honneur». Cela est d'autant plus regrettable que l'inscription au programme d'agrégation suscite pour les auteurs concernés un intérêt décuplé de la part de la critique universitaire; or, force est de constater que nul colloque n'est venu depuis longtemps s'interroger sur l'œuvre de Madame de Lafayette, non plus qu'aucun numéro de revue ni aucune thèse. Faut-il en déduire que le succès de Madame de Lafayette dans l'enseignement secondaire est inversement proportionnel à l'intérêt que portent les universitaires à une œuvre sur laquelle on peut avoir le sentiment que tout a été dit?

Pourtant, cette œuvre offre toujours des prises à l'interprétation. Pour ma part, j'avais cherché dans ma thèse à resituer Madame de Lafayette dans l'ensemble des romancières du XVII^e siècle⁸: c'était l'occasion de montrer que *La Princesse de Clèves*, loin de se détacher comme une œuvre unique en son genre, prend place dans l'évolution d'une production romanesque dans laquelle les écrivaines ont joué un rôle moteur. En effet, tant l'inscription de

⁷ On ne trouvait jusqu'alors commodément ce roman que dans les *Romans et Nouvelles* de Madame de Lafayette édités par Alain Niderst (collection «classiques Garnier», 1970, puis Bordas, 1989).

⁸ Je me permets de rappeler que cette thèse, soutenue en 1996, est parue en 1999 sous le titre *Stratégies de romancières, de Clélie à La Princesse de Clèves*, Paris, «Lumière classique», Honoré Champion, 1999.

Madame de Lafayette dans le champ littéraire de son temps⁹ que les rapports et les proximités de son œuvre majeure avec les fictions contemporaines permettent de mieux appréhender la spécificité de son écriture. Le travail de Myriam Maître sur *Les Précieuses*¹⁰ a également permis de mettre en lumière le rôle que la préciosité avait pu jouer dans la formation et dans le goût de Madame de Lafayette. Ces études, sans relever spécifiquement des *gender studies*, n'en offrent pas moins un renouvellement de l'approche à partir de la prise en compte du rapport des sexes.

L'attention à la dimension ironique du texte constitue à mes yeux une autre voie de renouvellement des approches. Proposer une lecture décalée de *La Princesse de Clèves* peut sembler périlleux comme une gageure, voire un contre-sens. En effet que l'on songe aux soliloques tourmentés de l'héroïne éponyme, à l'écriture réputée sans fioriture de l'auteure, au dénouement sans concession de l'intrigue, rien ne semble encourager le sous-entendu et la distance ironiques dans cette œuvre « sèche et brûlante où se déroule sans une défaillance, jusqu'à l'échafaud, l'exercice supérieur d'une intelligence qui n'a de cesse qu'elle domine »¹¹. La lecture magistrale, et devenue traditionnelle, qu'a proposée Philippe Sellier, en invitant à comprendre l'œuvre de Madame de Lafayette comme une « méditation sur la désillusion »¹² et en inscrivant la nouvelle dans une perspective sinon janséniste, en tout cas augustinienne, semble même empêcher une telle approche. Pourtant, la tonalité tragique de cette interprétation ne s'oppose à la tonalité ironique que j'ai essayé d'envisager¹³, puisque ces deux lectures s'appuient sur le même constat : le sens du texte reste énigmatique pour un lecteur à qui des signes subtils sont adressés, « en demi-teinte » comme l'écrit Philippe Sellier, signes qui, faute de se voir assigner un sens univoque dans le récit, abandonnent une large place à l'implicite. Et la causticité ironique finit d'ailleurs souvent par rejoindre l'interprétation augustinienne dans la nouvelle de Madame de Lafayette, car l'ironie, comprise comme point de vue qui engage

⁹ A travers, par exemple, la question de l'attribution de ses œuvres revue à l'aune d'une réflexion sur la forme détournée de signature qu'est l'anonymat; etc.

¹⁰ Myriam Maître, *Les Précieuses: Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, « Lumière classique », Honoré Champion, 1999.

¹¹ Albert Camus, « L'Intelligence et l'échafaud » (1943), dans : *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Paris, Gallimard, 1962, p. 1894.

¹² Philippe Sellier, introduction à *La Princesse de Clèves*, Paris, Livre de Poche, 1999, p. 32–33. L'article fondateur de Philippe Sellier à ce sujet reste : « *La Princesse de Clèves*: augustinisme et préciosité au paradis des Valois », dans : *Images de La Rochefoucauld-Actes du Tricentenaire 1680–1980*, Paris, PUF, 1984, p. 217–228.

¹³ J'étudie particulièrement cette hypothèse dans un livre intitulé *Le Rire galant. Usages du comique dans la fiction narrative en prose de la seconde moitié du XVII^e siècle* qui doit paraître prochainement chez Champion.

une vision du monde, met en évidence les absurdités du cœur, les ridicules du monde, les vanités de l'intelligence. Ainsi, loin de désacraliser un chef d'œuvre en ramenant par une lecture décapante l'énigme de cette œuvre unique à une farce plus ou moins tragique ou plus ou moins grotesque, je n'ai fait qu'essayer de rajouter une couche, peut-être plus croustillante que d'autres, au feuilleté du sens.

Actualités cinématographique, politique, éditoriale, et dans une moindre mesure critique: comme on le voit, la nouvelle de Madame de Lafayette reste vivante. Paradoxalement, si les études portant spécifiquement sur Madame de Lafayette ne se sont pas multipliées ces dernières années, je crois qu'il ne faut pas forcément s'en plaindre car cela tient sans doute au fait que sont de plus en plus connues et reconnues les autres auteures du XVII^e siècle auxquelles son écrasant chef d'œuvre faisait peut-être un peu trop d'ombre. Pour autant, il est à souhaiter que Madame de Lafayette garde la prééminence, peut-être irritante parfois, que la tradition littéraire lui a conférée. Si le spécialiste sait l'importance et la qualité des *minores*, il importe à la littérature de pouvoir aligner quelques dates et œuvres majeures pour construire son histoire. Quand une de ces dates et une de ces œuvres sont le fait d'une femme, il apparaît éminemment souhaitable et toujours urgent de célébrer cette œuvre: ce genre d'occasion reste si rare...